

**Palais Elisabeta.** Même s'il apprécie d'être bien traité, il ne parvient pas à se trouver vraiment à sa place dans ce palais qui, sans être somptueux, sans être aussi grand que le palais présidentiel de Cotroceni, est quand même un lieu de pouvoir. A trente-quatre ans, il n'a aucune pratique de ce genre d'endroit et il ne peut s'empêcher de se sentir illégitime. Il lui arrive de penser à la famille royale roumaine, en exil en Suisse. Il essaie d'imaginer ce que pouvait être la vie sous la monarchie, mais la lecture de Paul Morand, pourtant remarquable peintre du Bucarest des années 30, ne lui suffit pas pour s'en faire une idée précise.

Lorsqu'il a été contacté, il y a quelques mois, par un type du ministère des Affaires étrangères à propos d'une mission à effectuer en Roumanie, à aucun moment il n'a pensé qu'il logerait dans un tel lieu et surtout il n'imaginait pas devoir s'occuper d'un dossier aussi sensible. Il ne connaissait alors rien à la Roumanie, même s'il avait suivi, comme tout le monde, la « révolution » de décembre 1989 et la chute de la dictature communiste. Enseignant à l'EHESS depuis trois ans, il travaillait essentiellement sur la ville, ses évolutions, ses acteurs. Aucun rapport avec ce qu'on lui proposait de faire à Bucarest et il a du mal à croire qu'il a été choisi simplement parce que son ancien directeur de thèse, vieille connaissance de l'ambassadeur Sudre, l'avait recommandé. Il se dit même qu'on a fait appel à lui parce qu'il est plutôt organisé et surtout insignifiant. Une fois son travail un peu spécial terminé, on le pria de débarrasser le plancher sans délai. Mais, pour le coup, c'est mal le connaître. Il sait qu'il tient là une occasion inespérée d'échapper à Paris, de fuir ses racines familiales et populaires, et de commencer à vivre vraiment. Il vit seul depuis plus de deux ans et aucune valise particulière ne risque de ralentir sa course.

Il est plus de 23 heures et par la fenêtre de sa chambre, il observe le ballet des voitures chargées de raccompagner les invités du ministre de la Culture, Andrei Plesu, qui donnait une réception. Un remarquable intellectuel ce Plesu. Va t-il savoir résister à la face sombre du jeu politique, les compromissions, la corruption, le goût du pouvoir ?

Plus modestement, il doit se rendre demain matin au bureau de Jean Doucet – Ioan Doucé pour les Roumains. Par précaution, il a demandé à une secrétaire roumaine de l'ambassade de France de l'appeler pour s'assurer de sa présence et pour lui annoncer la visite de M. Auriol, enseignant à l'université à Paris. Avec Doucet, professeur à la faculté de Chimie, il avait décidé de la jouer « entre collègues ».